

## COMPOSITION DE PHILOSOPHIE

### ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

**Emmanuel Cattin, Yves Duroux,  
Marie Gaille-Nikodimov, Bertrand Ogilvie**

**Coefficient : 3 ; durée : 6 heures**

#### **Sujet : Faire ce que l'on dit**

On ne manquera pas de le relever pour commencer : les élèves des classes préparatoires, dans l'ensemble, préparent l'épreuve de philosophie du concours avec sérieux. Les imperfections dans la réalisation, les déficiences ou défaillances de toute nature, dont on commentera ici les principales, n'enlèvent pas à la Commission le sentiment que les élèves ont été bien préparés et s'engagent eux-mêmes dans la réflexion philosophique avec une résolution qui les honore. D'excellentes notes ont ainsi été attribuées, dont, chose exceptionnelle, un 19, trois 17 et huit 16, qui sont à elles seules la marque d'un engagement philosophique rigoureux, de la part d'élèves dont la philosophie ne fut peut-être pas la vocation initiale, mais en lesquels assurément la Commission aurait toute confiance s'ils devaient un jour se tourner vers elle. On relèvera qu'un nombre tout à fait honorable de copies (143) a obtenu une note égale ou supérieure à 10, et qu'en revanche un très grand nombre (144) a été noté à la hauteur de 6 ou de 7, signe d'un travail qui, sans être indigne, est pourtant resté, à un égard ou à un autre, en friches.

Un tel sentiment, encourageant pour chacun, n'effacera cependant pas les difficultés encore rencontrées sur leur chemin par nombre d'élèves, et qu'il nous appartient de décrire ici. Sans doute, on relèvera à nouveau des défaillances troublantes dans l'écriture simplement correcte par les élèves de leur langue maternelle. Mais, de façon plus frappante encore, les difficultés les plus fréquentes et préoccupantes concernent, peut-être, surtout la propriété des termes, dont la signification exacte demeure parfois manifestement floue dans l'esprit des candidats. La détermination des concepts s'en trouve d'autant fragilisée. Manque ainsi aux élèves, de façon assez générale, l'accompagnement tacite d'une réflexion sur la langue qui saurait, s'arrêtant aux mots, atteindre à la rigueur des concepts. Seule la pratique assidue des textes de la tradition philosophique, jusqu'au contact, s'il est possible dans les conditions que la Commission sait exigeantes des classes préparatoires, avec la langue originale de leur création, est capable de restituer ce rapport attentif et précis à sa propre langue qui manque parfois si gravement en philosophie.

C'est alors une deuxième remarque qui s'impose : on ne reviendra assurément pas sur l'exigence première et directrice d'une analyse attentive et rigoureuse du sujet proposé, qui commence par se rendre réceptive à toute la précision de sa lettre. Toute substitution initiale plus ou moins concertée est à cet égard catastrophique, et, s'agissant du sujet proposé lors de la session 2006, il était requis de lui garder (ou de savoir constamment revenir à) toute la simplicité de son expression pour aller jusqu'au bout des difficultés qu'il enveloppe. Mais nous voudrions ici exprimer tout d'abord une préoccupation différente, concernant la culture philosophique des élèves. C'est elle qui donne les signes les plus apparents et les plus inquiétants d'une fragilité qui requiert en effet des remarques particulières. L'appel à une réflexion autonome, affranchie de toute allégeance, fût-elle tournée vers les autorités de la

tradition philosophique, comme l'encouragement, ici renouvelé, à mobiliser des données et concepts précis, toute une matière étrangère issue des mathématiques, des sciences de la nature et des sciences humaines et sociales, seraient en eux-mêmes désastreux s'ils devaient aboutir à faire passer au second plan, voire à faire disparaître l'exigence directrice de se former en philosophie au contact de la tradition. Car c'est bien le point qui aura frappé, plus que tout autre peut-être, la Commission dans son ensemble : la culture philosophique des candidats reste souvent trop fragile pour venir en renfort d'une argumentation et réflexion conceptuelles dont la liberté est d'autant plus grande qu'elle a consenti à se former à une telle tradition. Les auteurs les plus classiques aux lieux supposés les plus familiers sont loin d'être toujours maîtrisés comme on l'attendrait lorsqu'il est fait appel à eux. Aucune obligation ne prévalant ici qui fût de la nature de l'autorité, il reste que les auteurs peuvent au moins soutenir et affermir la liberté du candidat, et que la légèreté avec laquelle ils sont parfois mobilisés, entrant en scène puis disparaissant sans laisser la moindre trace, l'affaiblirait plutôt. Surtout, les observations psychologiques, sociologiques ou anthropologiques, d'ailleurs laissées tout à fait à l'état sauvage et sans mobilisation effective des méthodes propres aux sciences humaines, tiennent trop souvent lieu d'une analyse conceptuelle rigoureusement conduite, à laquelle sans nul doute l'habitude des textes philosophiques contribuerait d'une tout autre façon. On ne saurait par conséquent encourager trop vivement les élèves à prendre le temps requis pour lire *les textes philosophiques eux-mêmes* plutôt que de s'en tenir aux survols de doctrines qui neutralisent la plupart du temps la réflexion, quand du moins ils peuvent être considérés comme fidèles, ce qui est rare. Dans un ordre de considérations proche de celui-ci, la Commission, consciente assurément qu'il faut choisir, recommandera cependant aussi de se tourner avec une attention un peu plus soutenue vers la philosophie contemporaine. Non qu'il s'agisse nécessairement d'en mobiliser les derniers développements, ni qu'une copie qui s'en tiendrait aux Grecs n'eût chance d'atteindre à l'excellence, mais on remarquera que la philosophie contemporaine reste sans doute — *toutes traditions confondues* — assez communément ignorée. Insistons bien : la nouveauté ne rencontrera assurément pas en elle-même la moindre faveur, mais il n'y a pas non plus de raison qu'elle soit si injustement délaissée.

S'il nous paraît nécessaire d'encourager les candidats à soutenir un rapport plus vif aux textes philosophiques, classiques et contemporains, c'est bien d'abord en vue de la réflexion libre et instruite qui leur est demandée. Là aussi, nous voudrions mettre en garde contre deux écueils qu'il s'agit d'éviter. Le premier est celui d'une rhétorique plus ou moins virtuose qui ne prendrait à aucun moment au sérieux la question posée. Si la dramatisation pathétique des questions philosophiques n'est pas de mise, on attendra légitimement que celles-ci soient cependant réellement posées, et non traitées à la légère. Il y a chance pour qu'un travail qui ne porte la marque d'aucune forme d'embarras soit aussi passé à côté du problème, et la facilité se retournera alors immédiatement en frivolité ou désinvolture. Le second est le péril des lieux communs, décidément envahissants. Les traverser en long et en large ne donnera rien de bon, enlevant tout tranchant décisif à l'analyse. On s'en gardera absolument, tout ce qui est avancé à ce titre aboutissant à éloigner et obscurcir ce qui seul est digne de question, mais doit d'abord être rejoint comme tel. Les exemples familiers sont différents, ils peuvent donner lieu à des analyses conceptuelles tout à fait pertinentes et même brillantes, mais on veillera aussi à ne pas se perdre en descriptions sans portée ni analyse effectives, dont le luxe de détails particuliers ne tiendra jamais lieu. Leur caractère naturel et spontané pourra aussi se retourner rapidement en apparence fastidieuse, principalement lorsqu'ils ne servent, en fait, à rien.

Le sujet proposé appelle des remarques particulières. Comme il va de soi, il s'agissait de le prendre au sérieux d'abord en sa lettre pour accéder à la position de la question elle-même. Le mode infinitif du verbe principal n'aura pas été trop déroutant. Il a pour bon nombre de candidats résonné comme un impératif, ce qui est bien conforme à la langue, même si la considération du simple sens de ce qui était, alors, regardé comme un *principe* s'imposait tout d'abord. La tournure proposée a souvent donné lieu à de bonnes analyses, distinguant les sens et les domaines du faire ou de l'agir et déployant la question des pouvoirs et limites du langage. Les croisements qui s'imposaient particulièrement entre les différents ordres de difficultés engagés par le sujet (comme entre les multiples domaines et sciences humaines et sociales concernés) ont souvent été au moins aperçus, même s'ils n'ont pas toujours été maîtrisés, ni la réflexion elle-même rigoureusement construite selon un fil conducteur solide et un plan tout ensemble ferme et accueillant. A cet égard, certains candidats ont été comme déchirés entre l'exigence de poser la question de la portée et de la limitation du langage, d'une part, et les difficultés relevant de la philosophie morale, d'autre part : mais une telle scission, et l'effort de les tenir ensemble, constituaient précisément toute la difficulté proposée. Les dérives hors de tout à-propos sont apparemment moins dues à une mauvaise intelligence du sujet qu'à une stérilité concernant la question. Là même pourtant où le sujet n'est pas totalement oublié ou différé, on prendra garde à ne pas s'égarer en de faux problèmes, qui déplacent les difficultés et surtout interdisent de revenir sur ses pas. On ne saurait trop vivement enjoindre les candidats à un tel retour incessant et vigilant sur leurs propres démarches, par où ils s'assurent de leur orientation dans la question.

On relèvera en passant qu'un certain nombre de candidats ont privilégié un sens non-réfléchi du « on » (« faire ce que l'on nous dit de faire »), tournant alors l'essentiel de leur pensée vers les questions de l'hétéronomie, de l'obéissance et de l'aliénation, ou bien même, autre chemin qui fut parfois suivi, vers l'analytique existentielle et les différentes formes de l'inauthenticité. Il n'était pas question pour la Commission d'écarter arbitrairement un tel sens, qui pouvait du reste avantageusement être articulé au sens réfléchi (faire ce que l'on dit soi-même). Mais lorsqu'il prévalait exclusivement on pouvait cependant considérer qu'une dimension du sujet restait dans l'ombre. Une fois encore, la plus grande attention à la langue est toujours à nouveau requise : à sa lettre, sans doute, mais aussi, comme sur le point considéré, à ce qu'il est possible de regarder comme son esprit.

Rares ont sans doute été les travaux qui prenaient toute la mesure de la difficulté. La question élargie de la cohérence avec soi-même n'a été traitée que par quelques-uns, rarement jusqu'aux difficultés ontologiques et morales de l'identité. De même, les questions morales apparemment les plus immédiates (non pour autant les plus simples) de la promesse, de la fidélité, de la confiance et de la constance, n'ont pas toujours été aperçues. Plus communes furent les considérations sociales et politiques, mais c'est bien là justement que l'analyse fut parfois noyée sous les lieux communs, souffrant alors gravement d'un manque de radicalité. Les tirades elles-mêmes morales concernant les mœurs, contradictions et palinodies politiques se sont rarement portées jusqu'à de libres interrogations machiavelliennes, et la figure du prince, comme le sens du mensonge en politique, sont restés discrets. Dans le même sens, la Commission aura été surprise de voir que l'impératif catégorique n'était connu et restitué ni en sa signification propre (et sa présentation pouvait alors en certains travaux coexister de façon étrangement pacifique, sur le mode du prolongement, avec d'autres possibilités de penser et fonder la moralité pourtant radicalement incompatibles avec celle-ci : à cet égard, s'il s'agit bien d'explorer différentes possibilités de pensée, on prendra garde à chaque fois au mode de leur coexistence, dont la loi reste bien toujours le seul questionnement autonome, qui doit aussi, tout en rendant justice à chacune, choisir entre elles), ni dans le détail de ses différentes formulations. Son intervention dans la question, même par la voie du mensonge et de la sincérité, était loin de pouvoir alors être elle-même maîtrisée et judicieuse. Chemin

faisant, on aura cependant trouvé d'excellentes analyses, à la fois précises et inspirées, de l'engagement.

Une remarque toute spéciale doit être faite concernant les énoncés performatifs. La Commission a rencontré là aussi quelques brillantes analyses, mais l'ensemble fut assez décevant, le mot lui-même, renforcé seulement de quelques exemples plus ou moins pertinents, devant la plupart du temps servir en tout et pour tout de signe de reconnaissance, sans que l'on y reconnaisse pourtant le moins du monde un concept clairement maîtrisé, ou, si les ambiguïtés demeurent s'agissant d'un concept en tout état de cause difficile, une notion dont précisément les difficultés auraient au moins été prises en vue. Austin n'a ainsi donné lieu qu'à quelques très rares analyses approfondies. Une telle observation va dans le sens de notre précédente remarque. La philosophie contemporaine est la plupart du temps utilisée (et non alors pour le meilleur) sous la forme de signaux lancés au hasard sans connaissance effective de ce qui est en question. Arendt s'en est sans doute mieux sortie, mais on aura alors du mal à ne pas s'impatienter devant l'inadéquation de considérations sans rapport avec le point précis qui était soumis à la réflexion. La familiarité avec un auteur a malheureusement aussi son risque, celui, si elle ne s'assure à chaque instant de son application, de faire oublier la question même.

La mobilisation des sciences humaines et sociales, comme de toute la culture des candidats, demeure dans l'ensemble insuffisamment pensée, puisqu'elle tient parfois lieu d'analyse philosophique, et que la pensée s'arrête alors là où elle devrait commencer. L'analyse des actes de langage en aura ici en tout premier lieu souffert.

Il convient pourtant de le réaffirmer pour finir : la Commission aura été heureuse de vérifier une nouvelle fois que le concours donnait à certains esprits l'occasion de s'engager résolument dans une réflexion philosophique rigoureuse et subtile, menée avec la modestie qui seule ouvre l'accès à la profondeur.